

Une Nouvelle d'Armand Lunel

Par Jacqueline et Claude ASTRUC

A tous nos amis lecteurs de « *L'Echo des Carrières* »

Nous sommes heureux, grâce à l'hospitalité que nous offre « L'ECHO DES CARRIERES », de permettre la lecture de cette nouvelle à ceux d'entre vous qui n'en ont pas eu jusqu'ici l'occasion.

Ce texte que vous allez lire s'insère dans un recueil qui comporte trois nouvelles :

- "Jérusalem à Carpentras"
- "Et s'il n'en reste qu'une"
- "Le banquier du village"

La première des trois nouvelles « Jérusalem à Carpentras » donne son titre au recueil édité et publié par Gallimard en 1937 *.

Elles trouvent toutes les trois leur inspiration dans les souvenirs que conserve l'auteur de ses vacances d'enfant, d'adolescent et de jeune homme à Carpentras. Des vacances qu'il passait chez son grand-père maternel Albert LUNEL, négociant en tissus, collectionneur, et même félibre, qui était doté d'une grande érudition qu'il avait acquise par lui-même. Celle que nous avons choisi de vous faire lire s'intitule « le Banquier du village ». Nous allons vous donner les raisons de ce choix :

Comme dans les deux autres, il s'agit pour l'auteur de faire revivre les personnages qu'il a bien connus – son Grand-père et sa Grand-mère, dans « Jérusalem à Carpentras », - une vieille tante dans « S'il n'en reste qu'une », et mon aïeul paternel, Achille ASTRUC dans « Le banquier du village ».

Ils ont tous en commun d'avoir reçu en héritage les traditions des communautés juives du comtat qui, du fait notamment de la pratique religieuse, impliquaient un mode de vie particulier, intégrant, surtout après que la révolution leur eût donné la

qualité de citoyens, tous les apports des coutumes, et de la culture provençale..

Je n'ai malheureusement pas connu mes grands parents paternels, ni la banque Achille ASTRUC à CAVAILLON qui se situait rue du Four neuf dans l'environnement immédiat de la rue hébraïque. Ma tante, Esther ASTRUC, seconde enfant d'Achille fut élevée, après la mort de sa mère (Séphora, Pauline Naquet), par la seconde épouse d'Achille, Lucie ARON.. De l'union d'Achille à Lucie naquit un fils, Adrien, avocat au Barreau d'Aix au moment de la déclaration de guerre en 1914. La mort d'Adrien, jeune sous-lieutenant, au chemin des Dames en 1917, suivie de celle de Lucie, qui ne résista pas au chagrin de la perte de son fils, fit que ma tante accompagnât son père dans les dernières années de la vie de celui-ci, mort en 1925. C'est d'elle, parce qu'elle vécut ensuite au sein même de notre foyer, que nous tenons tout ce qui nous permet aujourd'hui d'imaginer la vie des authentiques juifs du comtat qu'Armand Lunel a si bien décrite.

Et si Armand LUNEL choisit Cavaillon et le grand-père Astruc comme le lieu et personnage principal de sa nouvelle, ce n'est non plus par hasard.

Armand LUNEL a vécu à Aix chez ses parents pendant toute son enfance et son adolescence, revenant régulièrement dans sa ville natale, au moment des vacances, quand il était élève à Paris, d'abord au lycée Henri IV, puis à l'Ecole Normale de la rue d'Ulm. Il s'installa à Monaco après son mariage où il enseignera la philosophie. Carpentras est l'endroit de son inspiration roma-

nesque, et d'Aix, pour se rendre à Carpentras, Cavaillon est un passage obligé. On descend du train à Cavaillon et l'on y attend la correspondance de la voiture de poste.... Bonne occasion, à chaque fois de faire une visite à la famille Astruc avec qui des liens de lointain cousinage ont toujours existé.

Mais qui mieux que lui peut dire l'attachement qu'il avait pour Cavaillon et le grand plaisir qu'il retirait de chacune de ses étapes dans cette ville, berceau de sa famille paternelle ?

Pour cela relisons ensemble le discours qu'il tint en 1972, devant les autorités civiles et religieuses, pour la célébration du bicentenaire de la synagogue de Cavaillon :

« C'est un honneur pour moi que d'avoir été invité pour la célébration du deuxième centenaire de votre magnifique synagogue, à évoquer le souvenir des juifs de Cavaillon, mes aïeux, et c'est, vous l'aurez compris aussitôt, un honneur que je ressens avec beaucoup d'émotion ; car si je suis heureux d'être carpentrassien en ligne maternelle, je me réjouis d'être authentiquement cavaillonnais en ligne paternelle, mon arrière grand-père étant né en la ville de Cavaillon en 1829, et son père, Joseph Haïn de Lunel, fils de feu David et de Vengude Bédarrides ayant signé son contrat de mariage en l'étude Lifran en 1755 avec Gentille Cohen, mentionnés tous « juifs de Cavaillon ». C'est donc à des compatriotes que j'ai en ce moment la joie de m'adresser ; une joie d'ailleurs teintée de mélancolie : car je ne saurais davantage oublier, c'est que si j'ai eu la chance de passer mes vacances d'enfant et d'adolescent à Carpen-

tras, une partie de ces vacances comportait souvent une étape non moins attrayante chez mes chers cousins, les Astruc de Cavaillon, en compagnie de leurs enfants, Esther qui est toujours de ce monde à Aix, et Adrien, mort héroïquement pour la France pendant la Première Guerre Mondiale.

Alors ce matin, comme vous vous en doutez, je me suis empressé de chercher la place, rue du Four neuf, de la Banque Achille ASTRUC qui reste dans mes souvenirs, et par ci par là dans mon oeuvre, comme la plus petite, la plus charmante et la plus accueillante banque du monde. Comme en rêve, j'ai cru revoir le petit salon, un salon de

poupées, à côté du guichet, où les fidèles clients étaient chaque fois invités qu'elle que fût l'heure, à prendre le café ; et j'avoue, je ne peux pas m'empêcher d'avouer, que j'en ai éprouvé une immense nostalgie.

Voilà : Et maintenant sans parler davantage, que je laisse mes histoires, pour en venir comme de juste, à l'histoire des juifs de Cavaillon** »

C'est nous qui vous invitons maintenant au plaisir de la lecture de ce conte ... En ces temps de crise que nous traversons depuis quelques semaines, sans doute allez vous lui

trouver une certaine actualité ? L'honnêteté, la sagesse, la modestie et la pondération sont des vertus trop rares !!!! Elles existaient chez notre cher banquier _

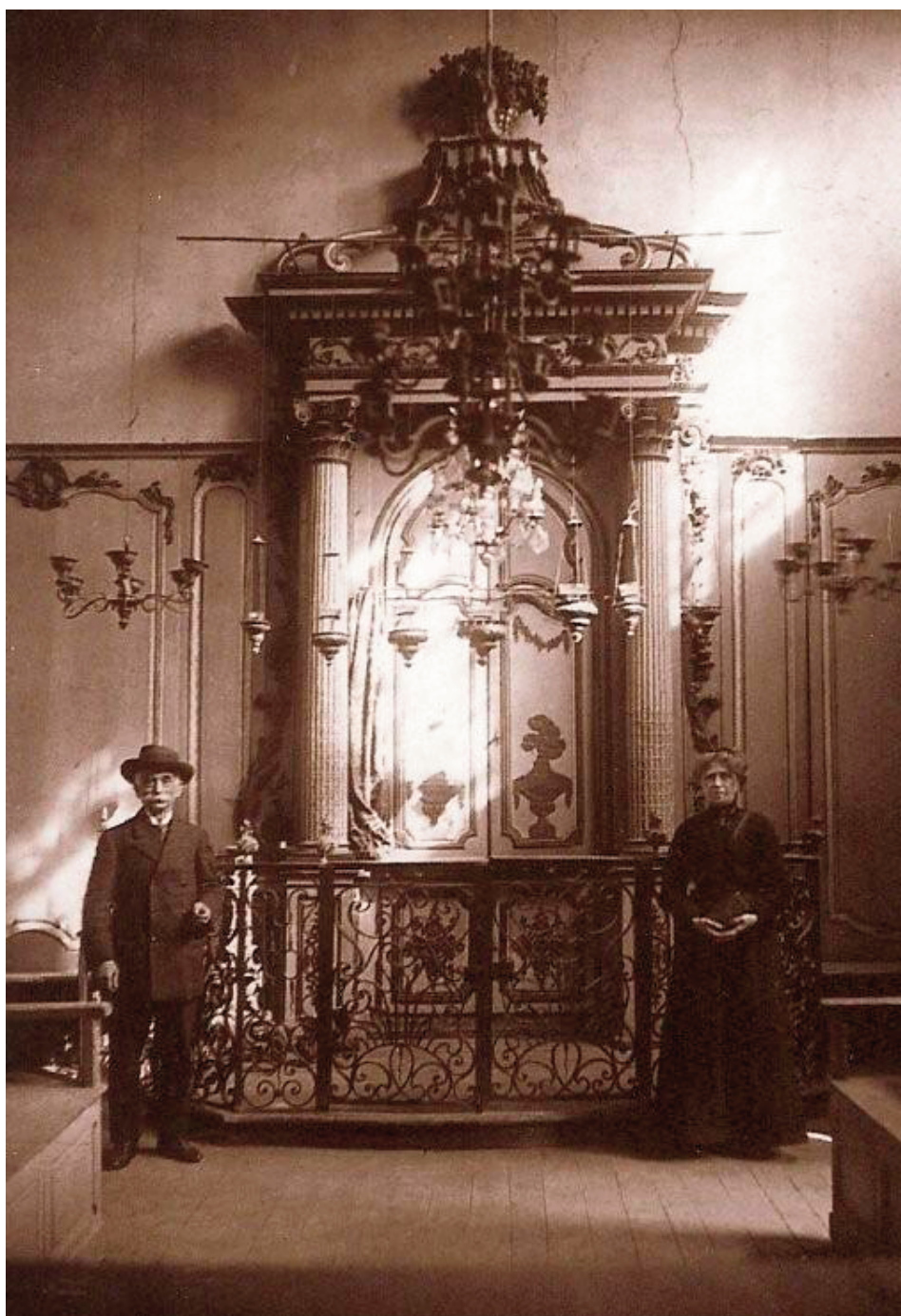
Σ * édition bien évidemment épuisée, non rééditée qui laisse aux héritiers la libre diffusion des trois nouvelles

** document extrait du fonds Armand Lunel constitué à la bibliothèque Méjanes d'Aix suite au don par ses deux filles à cette institution, de la bibliothèque personnelle et des manuscrits d'Armand Lunel.

J & C ASTRUC



Achille ASTRUC, et son épouse Lucie dans la synagogue de Cavaillon. Ils étaient à l'époque les derniers représentants de la communauté israélite de Cavaillon.





LE BANQUIER DU VILLAGE

Un matou ? Non, c'est la cafetière qui ronronne sur le poêle : une monumentale cafetière en faïence caramel, don de la voisine, Mme Ysséric, et qui contient, vu ses dimensions, de quoi réjouir une douzaine d'invités.

Une douzaine d'invités ! Quelle plaisanterie ! Dans le minuscule bureau de mon cousin Nanan, où les caserait-on ?

Et lui, ce soir, il est si maigre, il a l'air si farouche, si inquiet que, sous son poil blanc en train de tourner au jaune, il me fait penser tout à coup à un vieil écureuil.

Mais le doyen des écureuils alors, celui de l'arche de Noé, prisonnier de lui-même maintenant derrière la grille qui donne sur le couloir d'entrée !

J'ai voulu en avoir le cœur net :

- Vrai de vrai, Nanan, vous ne sortez plus ? Quand même, vous qui étiez si vaillant !...

Nanan n'est plus bon à rien, réplique-t-il, sans quitter du coin de l'œil sa cafetière et comme s'il n'y avait plus qu'elle au monde pour l'intéresser. Avant guerre surtout, quand j'allais aux encaissements jusque dans nos montagnes, comme un fantassin, j'alignais mes dix lieues dans ma journée ! A la bonne saison, histoire de me distraire en chemin, j'emportais le fusil à la bretelle...

- Et c'est vrai aussi, Nanan, que vous étiez le meilleur tireur du canton ?

- Bien rare en tout cas, fils, si je ne rapportais pas ma paire de becs-figues ! et je les mettais à cuire là, *plan-planet*, sur le poêle, tu connais la façon, comme les artichauts, dans un lit d'huile, à la barigoule, chaque pièce étendue avec sa goussette d'ail, son clou de girofle et son grain de poivre sur sa belle feuille de laurier.

- le fameux temps, cousin !

- Aujourd'hui, même si je n'avais pas les varices, il paraît que les affaires se font autrement, personne ne me confie plus rien à recouvrer.. Personne non ! ni le *Crédyonnais*, ni l'autre le *Comptoir*, c'est comme ça ! plus un centime de commission...

- Plus guère de dépôts, non plus ?...

- Plus du tout, tu peux dire ; l'escogriffe de Rastoul m'a tout raflé.

- Mais Nanan, même aujourd'hui personne n'est capable de vous prendre vos becs-figues ! et puisque c'est votre plaisir, sans courir trop loin pour vos jambes, à la prochaine éclaircie, on ira tous les deux à l'affût dans votre pré.

- A l'affût des bec-figues dans mon pré !.. Oui je crois que je me souviens de la dernière fois... en 19 peut-être, sur le fil du télégraphe, j'en vois un... comme une cible, il ne bouge pas.. moi, je vise, le doigt bien tendu sur la gâchette.. et je sens peu à peu un froid, un froid pointu qui me gèle, une espèce de crampe ou de rhumatisme qui m'engourdit... alors le coup n'est pas parti.. *plan-planet* le fusil m'est descendu des mains... et depuis je n'ai plus chassé.. Qu'est-ce qu'il y a ?

La porte, brusquement, vient de s'ouvrir : on devine une grande silhouette à capuchon raclant des souliers à clous dans l'ombre et, derrière elle, il y a le vent qui pousse et la pluie qui claque à travers la nuit mauvaise.



- S'il te plaît, l'homme ! ferme un peu plus vite ! crie Nanan.
- Salut, compagnie ! fait l'autre, et voilà que s'encadre à travers le guichet une grosse tête crépue où brillent des yeux en braise et des dents d'ogre.
- C'est toi, Melchior ? Mais passe par ici, alors ! lui répond mon cousin définitivement rassuré.

Ce Melchior, faut-il qu'il connaisse les lieux pour avoir si rondement poussé le portillon !

C'est arrivé ? bien sûr ? parce que je ne peux pas descendre tous les jours, mâchonne-t-il en même temps sans plus de civilité.

- Puisque tu as reçu l'avis, bien sûr ! Assieds-toi, fils ! tu viens du froid ; nous commencerons par prendre la tasette.

Tout cassé et flottant sous sa futaine élimée, Nanan, qui m'arrive plus bas que l'épaule, est presque un nain : Melchior le géant va n'en faire qu'une bouchée.

Mais le terrible Melchior a posé son bâton noueux ; il s'est assis bien sage ; maintenant il souffle et, pendant qu'il déboutonne sa limousine trempée, de tous les plis de cet énorme corps, comme si c'était sa montagne natale qui fumait, se dégage soudain, dans l'air confiné du bureau, un vrai miracle d'odeur hivernale, giboyeuse et forestière : miel de lavande et neige au genièvre, truffe fraîche et sang de lièvre, cristal de résine et cartouche brûlée.

Et Nanan fait son ménage ; il va chercher les tassettes ; il offre le sucre ; il verse avec dévotion le café. Cher vieux et pauvre Nanan avec son inévitable café ! La cafetière est en permanence sur le poêle, et lui, toujours prêt à offrir, toujours prêt à verser ; il ne boit donc que ça, et le café est son seul luxe ; car ce qu'il mange depuis qu'il a dû renoncer à sa barigoule de becs-figues, quelques oignons doux, des olives à la picholine, de la salade sauvage et du pain à l'huile, ne doit guère peser ni lui coûter !

- A la bonne amitié ! – formule rituelle avant la première gorgée.

Puis on déguste avec le petit doigt en cédille, comme les joueurs de flûte. Et c'est seulement quand on a eu siroté la dernière goutte que Nanan est allé au coffre et qu'après avoir mis au moins cinq minutes pour s'y retrouver dans son chiffre, il est enfin revenu avec le paquet.

Un numéro du *Provençal* avec beaucoup de ficelle entortillée.. Nanan, qui est économe de son pétrole, se décide à relever la mèche, à cause des nœuds, pour épargner la ficelle et parce qu'ensuite il y aura des écritures. On y voit mieux : à deux pas devant moi, juste au dessus du pupitre du Grand Livre, entre un *Tableau des Monnaies* et la carte du département, la balance à métaux précieux brille sous sa boîte en verre. Vraiment, c'est *petiton* chez le cousin ! Nanan est à lui seul son propre comptable, son propre caissier, son propre garçon de bureau et de recettes. Et la Banque de Nanan (Bédarid Abraham) doit être, j'en suis de plus en plus sûr, la plus petite banque du monde.

Deux quarts *Ville de Paris* 3% 71 ; jouissance juillet ; tiens, signe là petit ! dit le nain au géant.

Le géant, qui a confiance, s'exécute avec une maladresse appliquée et, comme sur le papier du reçu, ses doigts gourds ont laissé une empreinte noirâtre :

-Ca va, la charbonnerie ? demande Nanan.

-Ca va , patron, lui répond-il. Mais l'hiver on chasse. A la prochaine occasion, je vous ferai passer par le service un lapin-lièvre ; pour vous c'est plus tendre.

- Pas de refus ! En marinade, j'en aurai pour ma semaine. Attends, je te dois ton solde encore : 12fr.58.

- Patron, le journal, ça manque là-haut en ce moment ; alors...

- Emporte le journal, pardi !

La limousine a été soigneusement reboutonnée sur les *Ville de Paris*. Bâton en main, en route pour la combe, montagnard ! Huit heures de marche dans la nuit, dont trois d'escalade à travers la pierraille. Et pourtant il s'attarde au bord du loquet.

- Ca me rapportera combien ?

- Pas lourd ; même pas les six francs ; mais tu détaches déjà un coupon en janvier ; et puis c'est sûr, d'autant qu'à cause des chances de lots, ça ne descend pas, ça monte au contraire, *plan-planet* .

- Et si j'avais encore quelque chose à placer ?

-Si c'est important, achète-toi un bout de terre à lavande, du solide à mettre sous les pieds.

- mais c'est que Rastoul m'a parlé..

-Quoi, Rastoul t'a parlé !

- Monsieur Rastoul m'a parlé du rio.

- Quoi ! du Rio !

- Oui, du Rio-Tinto, affirme le charbonnier.

- Rio ? Rio-Tinto ! Les fous !

Soulevé par l'indignation, le tout petit Nanan a ouvert lui-même sa porte et précipité le grand Melchior sous l'averse.

- Hors d'ici , galopin !lui crie-t-il encore dans la nuit ; et surtout ne t'avise plus jamais...

Ce soir là, j'ai dû rester très tard chez Nanan ; car, lorsque Nanan met le verrou, c'est grave ; et il avait mis le verrou ; mais, pour se calmer, ensuite il était venu poser tendrement la main sur le ventre de sa cafetière adorée.

encore un qui ne reviendra pas ! concéda-t-il au bout d'un moment. Ceux de la bourgade, il y a beau temps qu'ils n'ont plus voulu m'écouter : planteurs de melons, bon débarras ! Mais ceux du haut du pays, des gens à tête posée !..

- Et vous en aviez encore quelques-uns ?

- Oui, quelques-uns qui descendaient.



- Fidèles ?..
 - Jusqu'à preuve du contraire ! Comme ce nègre avec son Rio ! Le Rio ! Le Rio ! Toi qui lis dans les livres, tu connais ?..
 - Du cuivre en Espagne.
 - Ce qu'il sait mieux que moi ; mais, est-ce le moment de le contrarier ?
 - Leur Rio, leur Rio, veux-tu que je te dise ?.. Une invention des Marseillais !
 - N'y pensez plus, puisque cela vous tracasse, Nanan.
 - Alors encore une tasette !
 - Encore une tasette, pour ne pas vous refuser.
- Lui, cette fois, pour s'éclaircir les idées, s'en est servi deux coup sur coup.
- Tu n'est pas pressé ?
 - Non
 - Parce que je veux t'expliquer : Rastoul, comment la maladie lui est venue ?... En 12, ayant fait pour son compte un agio (sur quoi ? je n'ai pas voulu savoir), au lieu de perdre, comme il aurait dû, il a gagné... De là peut-être le commencement ! Mais c'était déjà dans sa nature, et depuis longtemps ça lui couvait ; depuis longtemps il ne rêvait que l'or du Transvaal, les mines d'argent du Mexique, les nitrates du Chili.... Rien que des blagues, quoi ! Tu te rends compte, comme si , de notre trou nous pouvions voir là-bas !... Une folie, on se dit quelquefois pour se tranquilliser : ça passe ! Mais après la guerre, qu'est-ce qu'il y a eu dans l'air ? Moi je n'en dormais plus et j'avais beau, du matin au soir, lui répéter : « Julius, Julius ! le terme, les changes, fais bien attention et ne t'emballe pas, parce que les économies du client, Julius, vois-tu, c'est comme sa santé ! » Mais va donc te faire entendre ! C'est moi paraît-il, qui ne comprenais plus rien au mouvement, qui étais un fossile, un arriéré... Et de plus raides !
- Tiens, fils, par exemple, une question : au bureau, est-ce que tu trouves qu'on est tellement serré ?
- Non Nanan, ce n'est pas la place qui manque.
 - Mais à lui, chaque jour la place manquait un peu plus... Alors, fils, tu m'as compris !.. D'ailleurs, en passant dans le quartier neuf, rue Joffre, tu as pu voir la nouvelle affaire de Rastoul, son *Crédit du Ventoux et des Maraîchers*...
 - C'est malheureux !
 - Dans le pays, il ne pouvait pas y avoir du travail pour deux banques. Le public est libre d'aller où il veut et , tout ayant été liquidé à l'amiable, je n'avais aucune raison de me fâcher. On s'est même quitté assez émus, après s'être juré de rester amis comme avant et, le dimanche, il était entendu qu'on se ferait visite chacun à son tour. D'accord !... C'est Julius qui devait venir le premier. Il est venu ; mais seulement au bout de trois semaines, ayant ses raisons ; moi, j'attendais. On a commencé par causer de la chasse, puis de la vigne, puis de la luzerne : « - Ca va les affaires, chez toi ? m'a-t-il enfin demandé. réponse prête : *Plan-planet* ; tu connais le genre ; et ce n'est pas ce qui me gêne, au contraire ! – Et tu tutoies toujours le client ? – Je le tutoie toujours. – Tu le fais toujours entrer dans la cage ? – Je le fais toujours entrer dans la cage. – Et tu payes toujours à toute heure ? – A toute heure ! Mais que diantre, Rastoul ! chez moi c'est la vieille école. Pourquoi y aurait-il quelque chose de changé ? – Bon, m'a-t-il répondu, alors je ne te demande pas si tu vas mettre bientôt l'électricité ; mais tu viendras voir chez moi dimanche.. »
- Le dimanche d'après, c'est donc moi qui m'en vais chez lui ; moins par curiosité que pour rendre la politesse, et, puisqu'il me faut *voir*, je vois ou plutôt c'est lui qui me

montre..., ses trois guichets, pas moins, plus son bureau particulier de directeur avec le téléphone, et sur la caisse la mention *fermé à quatre heures*, pour me faire la leçon. Mon architecte... disait-il ; et il levait le bras au plafond... Mais, fils est-ce que ça t'intéresse ?

- Bien sûr que non.

- Et moi non plus. Tu es un bon petit ...

Un soupir. Ses mains tremblent. La lampe baisse et vacille, *plan-planet* comme il aime, tout doucement.

- Deux ans bientôt ! Il n'est pas revenu, et je n'y suis pas retourné.

Un nouveau silence où le coucou sonne. Huit heures... déjà ! Il va falloir que je me décide à rentrer.

- Non, fils ! ce soir, attends encore un peu ; ne me laisse pas seul, supplie Nanan.

Pendant que le bureau continue à chavirer dans l'ombre, nous restons tous deux sans rien dire, perdus sur un tout petit îlot de brume lumineuse et , juste au centre de ce clair obscur échancré par les ténèbres grandissantes, deux points se sont mis à briller avec un éclat de plus en plus extraordinaire. Les yeux du cousin Abraham ! Si ceux du gros Melchior n'étaient que de la braise vulgaire, de la braise de charbon de bois, les siens scintillent comme des diamants orientaux.

- Fils ! me demande-t-il maintenant d'une voix sourde, tu as idée de mon âge ?

- Septante-huit ou neuf, Nanan...

- Moi, je ne sais plus... j'ai oublié !... les chiffres n'ont probablement plus aucun sens... ; ce soir surtout je me sens vieux... tellement plus vieux que mon âge !... Alors tu comprends, l'autre et toutes ses prétentions, sa *croyandise*, qu'est-ce que ça peut me toucher ? Tiens, fils ! une question encore : ce Julius, depuis quand crois-tu qu'il est banquier ?

- Il n'est pas jeune lui non plus, Nanan ! et en comptant vos années d'association, déjà...

- Quarante d'exercice et puis ? ... en chiffre rond, mettons cinquante, et je suis large !... Cinquante au plus en tout, qu'est-ce que c'est ? Et derrière lui, qu'est-ce qu'il a ? Son père vendait les légumes ; son grand-père, un manant, les plantait. Et moi, saisis la différence, moi...

- Et vous, cousin ?

Il s'arrête ; il se lève ; puis sa voix s'enfle soudain avec un accent de fierté.

- Mes parents, mes grands-parents et mes arrière-grands-parents, et leurs parents et les parents de leurs parents, tous sur la *Terre du Pape* étaient banquiers. Tous, c'est à dire la même chair, le même sang, la même main, la même pensée. Tous se tenant, l'un après l'autre, jusqu'à moi, pour ne faire finalement que le même homme. Fils ! le même homme, entends-moi bien, un homme qui peut compter dans la banque, en fait de quartiers de noblesse, au moins ses mille ans d'ancienneté. Et s'il y a quelqu'un qui a le droit de savoir ce que c'est que l'or, l'argent et le papier, qui l'a payé, ce droit de dix siècles, et plus, de calculs, de réflexions, d'épreuves, de souffrances et , disons- le aussi d'iniquités.

Mais au lieu de continuer, il se tourne vers son coffre d'où il retire à tâtons une cassette qu'il vient ouvrir sous la lampe.

Sur un lit de velours, un petit tas de vieilles et curieuses pièces d'or reluit paisiblement. Elles étaient en train de dormir ; mais sous le regard de Nanan qui les réchauffe, elles se réveillent et commencent à bouger.

- Non... ne touche pas ! me dit-il, tiens ! si tu veux voir, voilà un ducaton de Hol-



lande... et ça, c'est un carolus de France... J'ai aussi des roupies du Mongol... Oui ! toutes me viennent de famille.. Et les plus belles sont les pontificales, les florins d'or d'Urbain V, les quadruples pistoles de Clément VIII... Fils ! mais c'est une autre fois que je te les montrerai.

Il m'écarte avec une subite méfiance.

- Allons ! bonsoir, fils ! J'ai du café pour toute ma nuit. Alors, je vais un peu m'amuser.

Il prend la balance à métaux précieux sur son étagère ; il l'installe au bord du cofret.

- Un travail qui ne se fait plus, se murmure-t-il à lui tout seul.

Est-ce parce qu'il fait beau enfin et qu'on est à la veille d'un grand marché ? Ce matin, en remontant la rue Buscaille, j'aperçois, sans trop m'étonner, mon Nanan qui risque le nez dehors et se met à balayer son devant de maison.

Le balai est en sorgho, si court, si court que le bout d'homme est encore obligé de se plier...

A votre âge, cousin vous avez tort !

-Quoi ? je n'ai même pas fini ; et il me reste en plus à passer la pièce humide , puis à astiquer ma nouvelle plaque au tripoli.

La plaque, de celles que les Bohémiens gravent à la foire sur du zinc est un peu moins grande qu'une carte de visite. Alors, même en mettant des lunettes qui peut se douter ici de l'existence d'une banque ? A moins évidemment de le savoir, et comme ceux qui le savent ont, depuis deux ans, pris un autre chemin...

Cependant, sur le seuil de son *Bazar de la Vaisselle*, l'opulente Mme Ysséric est venue observer le manège du pauvre petit voisin d'un œil apitoyé.

Papa Nanan, ah ! si vous m'aviez prévenue... ! commence-t-elle par lui dire, les deux mains sur les hanches et sans faire mine de l'aider.

Et comme Nanan ne fait pas davantage mine de l'entendre :

- Les petits services, reprend-elle, entretiennent l'amitié. Papa Nanan, si vous voulez, cette après-midi, je vous passerai la pièce humide et, demain, vous me prêterez votre devant de trottoir pour ma *taratte* ; j'en ai tellement à étaler !

Des régiments de services de table et d'ustensiles de ménage ! Toute une hiérarchie ! Et une artillerie ! Ne sait-on pas que la *taratte*, ou vaisselle de terre, est une armée sonore, fragile, innombrable, terriblement encombrante, encore plus difficile à manœuvrer... et que la veuve Ysséric est non seulement la reine, mais encore le Napoléon de la *taratte* ?

Qu'est ce que tout cela fait au paisible Nanan ? Tandis qu'il continue à balayer sans lui répondre, la guerrière inspecte l'horizon comme si elle attendait du renfort et , tout à coup, son visage crispé se détend. C'est qu'elle a vu venir une cliente et que l'honneur est sauf : elle peut rentrer dans son magasin. Aussitôt Nanan a posé son balai en grommelant :

-La Wisigothe ! Tu l'as entendue ?

Oui ! mais qu'y a-t-il de si terrible ?

- Il y a qu'elle ne sera contente que quand sa *taratte* occupera toute la rue, puis toute la bourgade, puis tout le département, puis toute la France, puis ... Mais pour le moment, avec moi, elle en est à l'annexion de mon trottoir et, chaque jeudi, c'est l'offensive. Pourtant, si je n'ai plus beaucoup de clients, j'ai bien le droit de garder le

passage libre, et lorsque j'ai dit non... !

- Il y a longtemps que ça dure ?

- Depuis que Julius m'a quitté ; car tant qu'il était là, pour la bonne raison que les déorants ne se mangent pas entre eux, elle n'aurait pas osé. Mais ce qui l'a mise si vite en goût de conquête, c'est que, cette année-là, ma voisine de gauche, qui était mercière, est morte et, comme elle n'avait pour héritière qu'une nièce dans le Nord qui n'a pas voulu se déranger, le dragon d'Ysséric a d'un coup tout racheté, immeuble, fonds de commerce, marchandises... Et tu me diras : comment se fait-il que les volets soient toujours fermés ? Tu ne sais donc pas que de temps en temps, elle ouvre ; qu'elle sort pour son usage une bobine de fil, un peu d'élastique, une ou deux paires de lacets, mais qu'elle rentre au moins un wagon de marmites ; et la mercerie se tasse, paraît-il, si bien que maintenant la maison de la défunte est déjà envahie par la vaisselle depuis la cave jusqu'au grenier... Fils ! comment peux-tu trouver que c'est drôle ?

Non ! et c'est même si tragique qu'il m'entraîne par le bras plus à l'écart pour m'avouer :

- Fils, je suis pris sur les deux flancs !... et des concessions pour la paix, il faut en faire ; mais j'en ai peut-être trop fait. Tiens ! mon pré, par exemple : quand elle a fini par savoir que je ne chassais plus, elle est venue me le mendier pour son âne... Comme ça ne me coûtait rien... Et à partir de ce jour, parce que j'avais cédé trop vite, tous les moyens ont été bons pour me grignoter : la menace, la force, le mépris, la séduction ...

Il hésite, il s'arrête :

-Fils ! elle connaissait mon faible... cette magnifique cafetière... J'ai eu encore bien tort d'accepter. Comme il glisse un coup d'œil à la fois craintif et honteux vers le *Bazar de la Vaisselle*, Ysséric, qui raccompagne avec force salutations sa cliente, repaît. Alors il reprend son balai, et , *plan-planet*, c'est sa méthode, il recommence à balayer, tandis que la terrible femme vient se planter devant lui, toujours les mains sur les hanches, le toise de toute sa hauteur et finalement lui redemande sur le même ton que si c'était déjà décidé :

-Papa Nanon, le bout de trottoir, demain...

- Quand j'ai dit non...

Il a dit non ; mais à voix si basse qu'elle peut faire semblant de n'avoir pas compris et insister.

Pour un jour seulement, vous pouvez bien...

- C'est non !

- Me le louer alors.

- Non, non et non !

-A votre prix !

- Et non et non ! ni prêté ni loué, à aucun prix, Madame Veuve Ysséric, réplique-t-il de plus en plus doucement...

... Pendant quelques minutes, il était resté immobile, sans rien dire, au milieu du bureau, comme frappé de stupeur. Puis il alla décrocher son fusil sur le mur.

Mme Ysséric, qui avait apporté la nouvelle toute fraîche, prit peur et décampa. Moi, je sentais qu'il valait mieux se taire et voir venir les événements. Il tenait toujours son fusil entre les mains, et tout à coup il le raccrocha .

Evidemment, qu'avait-il besoin de son fusil ? Il perdait la tête ... C'est son carnier



qu'il voulait. Il le passa en bandoulière... Et ses bandes Velpeau, où étaient-elles ?... Il se rassit ; il retroussa ses pantalons ; il enroula ses bandes, *plan-planet*, puis il alla au coffre, il remplit le carnier, coiffa sa plus vilaine casquette...

En route, on rencontrait beaucoup de gens ou plutôt, car le vieux traînait la jambe, c'étaient eux qui nous dépassaient, toute la population courant à perdre haleine dans le même sens, c'est à dire en direction de la gare, vers le *Crédit du Ventoux et des Maraîchers*, probablement parce chacun s'était dit : « Après tout, c'est peut-être moins grave qu'on ne croit ; et si par hasard il restait quelque chose... »

Nous, au vol, nous attrapions parfois des bouts de phrase, comme : - Le Rio qui a baissé !... - Avec mon argent il jouait sur le sucre. - En prison, le failli ! - Mais puisqu'il s'est suicidé : deux coups de revolver, quand il a vu...

Fils ! tu es mon seul parent ici, me dit Nanan, prends le carnier ; il est trop lourd pour moi.

Ce furent les seules paroles qu'il m'adressa au cours de cette journée. J'avais pris le carnier, et il respira. Au même moment la sœur de Saint Vincent de Paul nous rattrapait ;

- Ma sœur, lui demanda-t-il en tremblant, vous devez savoir ...

- Une attaque ! Monsieur Nanan.

- Il vit encore ?

Mais sous l'immense cornette blanche, avec son panier rond orné d'une petite croix rouge, déjà elle s'était envolée.

Enfin, du bas de la rue Joffre, Nanan vit les remous violents et entendit la rumeur menaçante de la foule. C'était terrible ; mais, quand nous fûmes au bord, il se fit un silence encore plus émouvant et, comme la mer Rouge autrefois devant Moïse, l'attroupement s'ouvrit devant Abraham Bédarid.

« Il va tout arranger ; c'est son ancien associé ; il est très fort ! » entendait-il sur son passage ; et cela venait de cent bouches au moins, mais c'était une seule voix confiante, attentive, respectueuse.

« Voilà, devait-il songer amèrement, j'arrangerai tout ! Comme c'est simple ! Ils m'ont quitté, moi qui n'étais que prudent et honnête, pour aller avec ce Julius qui, s'il n'était pas voleur, était fou, et maintenant... »

Je le suivais ; j'étais un peu dans l'auréole ; à travers un chuchotement admiratif, j'apprenais pour la première fois, de la mère Clop, chaisière, et d'Arago, quincailler, que mon cousin avait « un cousin proviseur d'algèbre en Sorbonne, ainsi qu'un neveu qui tenait le bâton d'orchestre à la grande *Harmonie de ...* »

- Morissol ! demande Nanan au garde qui, d'ordre de M. le Maire, se tenait en faction devant la porte fermée, qui y a-t-il là-dedans avec Rastoul ?

- La sœur qui le soigne, monsieur Nanan.

- Et puis, pas d'employé ?

Pas d'employé. Depuis quelque temps il n'avait plus qu'un garçon du certificat d'études, et sa mère, hier soir, quand on a commencé le bruit, a eu tellement peur qu'elle l'a retiré.

Morissol fit le salut militaire et nous laissa passer ; car je le suivais toujours, et c'est même à partir de ce moment que j'eus l'étrange impression de me confondre totalement avec mon illustre et vieux cousin, d'agir par ses gestes, de voir par ses yeux, de penser par sa pensée.

Julius est étendu, au fond, sur le beau divan américain de son bureau privé. La sœur

lui relève la tête et lui met des sangsues sous les oreilles ; il souffle comme une forge ; mais ce qu'il y a de plus affreux, ce sont ses prunelles en train de se vitrifier. Il est paralysé du côté droit, nous explique la sœur, et il n'a plus la parole ; mais peut-être il comprendra. »Peut-être il comprendra » Tour à tour Nanan regarde le moribond et l'installation somptueuse, fixement, comme un chasseur qui vise et n'a plus qu'à appuyer sur la gâchette. « Lui dire : Julius ! Je te l'ai toujours dit ; c'est bien mon tour...me venger, oui !... Mais s'il comprend, nous le tuons. » Le doigt sur la gâchette, il se souvient, je me souviens du bec-figue. « Je sens peu à peu un froid pointu qui me gèle, une espèce de crampe ou de rhumatisme qui m'engourdit... Alors le coup n'est pas parti... »

Julius, Julius ! je vais te faire plaisir ; je deviens ton client ; mais ne te dérange pas ! tu es un peu fatigué, Je vais verser...

Verser ! Julius avait-il compris ? Une lueur se raviva dans ses yeux éteints et , si ce n'était pas encore le regard d'un humain reconnaissant, déjà c'était presque celui d'une pauvre bête épargnée.

Et m'ouvrir le compte moi-même.

... Ce qu'il fait immédiatement, et ce que personne après tout ne peut faire aussi bien que lui. Il commence par déposer sa signature et, sans même qu'il ait eu besoin de me le dire, je verse dans la caisse vide tout le contenu de son carnier : quelques écus, tiens ! il en avait donc gardé ; et le reste en coupure de toutes sortes, jusqu'à des billes de Chambres de Commerce... Puis il compte.. Ensuite il annonce : *cent nonante deux mille quatre cent quarante trois*, qu'il inscrit sur le Grand Livre, et enfin il va rouvrir la porte *plan-planet*.

Mesdames et Messieurs, les déposants ! déclara-t-il, mon ami Julius Rastoul, très sensible à votre sympathie, me prie de vous faire connaître qu'il va mieux et que ses guichets sont rouverts. Inutile de se bousculer.

Et on ne se bouscula pas. Les comptes de dépôts étaient nombreux, mais assez légers. A midi, Nanan , fidèle à sa devise de payer le client à toute heure, ne s'arrêta pas. Vers une heure et demie, on était au soixantième remboursement et le niveau de la caisse baissait d'une façon inquiétante, lorsqu'une dame Cozerat, rentière, qui venait de retirer un solde de trois mille francs au lieu de gagner la sortie, resta au beau milieu de la salle avec ses trois billets à la main comme si elle ne savait plus qu'en faire et, après avoir paru longtemps réfléchir, se dirigea d'un pas ferme vers le guichet *Versements*. Aussitôt j'y courus prendre la place abandonnée par le garçon du certificat d'études. Quelques autres personnes suivirent bientôt l'exemple de Mme Cozerat... On vécut ainsi jusqu'à cinq heures. A ce moment, ceux qui restaient avaient tellement confiance qu'ils trouvèrent plus décent de revenir le lendemain !

Du fond de son bureau, Rastoul, veillé par la sœur, avait pu suivre le mouvement de la clientèle. De grosses larmes coulaient le long de ses joues ravinées, lorsque Nanan revint serrer sa main valide. Puis il ferma les yeux et se mit à ronfler. Alors ce fut la sœur qui tendit la main à Nanan.

- Monsieur Abraham, lui dit-elle, vous êtes un saint !

Et c'est lui sûrement qui ne comprenait pas. Il était un saint ... Pourquoi ?

-Vous devez être complètement épuisé, continua la sœur, vous allez prendre une infusion.



Une infusion ! quelle horreur pour lui qui n'aimait que le café ! Mais le rôle qu'il venait de tenir était tellement au dessus de lui-même et , depuis que c'était fini, il avait l'impression d'être si bas, tellement à bout de souffle et si écrasé, qu'on pouvait l'arranger n'importe comment, faire de lui ce qu'on voulait : le jeter à la rue, le dépouiller de ses vêtements ; et il accepta la tasse de tisane qu'on lui tendait ! Prenez aussi cette médaille, acheva la sœur, c'est celle qui contribua à la conversion d'Alphonse Ratisbonne.

Et pourquoi lui parlait-on de ce Ratisbonne, maintenant ? Ratisbonne, un nom de juif allemand ! Mais il était devenu comme un cadavre vivant, et il remercia la bonne sœur aussi pour la médaille.

Julius Rastoul est mort dans la nuit. A neuf heures du matin, il y avait déjà les scellés sur la Banque.. Le café extra est à seize francs la livre.. Les cent nonante deux mille quatre cent quarante trois francs représentaient le solde que la liquidation de leur société avait laissé, deux ans plus tôt, à Nanan... Il ne les avait jamais placés... à cause des scrupules, du vertige qui le prenaient devant toute opération importante, peut-être aussi par une espèce de pressentiment ? ... Evidemment il pourrait vendre sa collection de pièces anciennes ; mais il ne veut pas.. Alors, il n'a plus que sa maison...

Fils ! maintenant tout le monde raconte et je sais bien que... je suis un idiot !

Vous n'aviez pas d'argent au *Crédit du Ventoux*, madame Ysséric ? Non ! Moi je me défends sur mon propre terrain. Tout ce que j'ai monsieur Nanan, vous le savez, je le place dans la *Taratte*. Alors, vous me louez votre devant de trottoir ?

Oui, madame Ysséric.

Combien ?

Ce que vous voudrez.

Cinq francs par journée de foire ou de marché.

Mais, monsieur nanan je vous loue votre devant de trottoir que si vous me louez votre cave et votre terrasse pour mes dames-jeannes.

Oui, madame Ysséric.

Combien ?

Ce que vous voudrez.

Et, à vos moments perdus, vous me ferez aussi ma comptabilité.

Le *Crédyonnais* est venu installer un bureau semi-permanent à la place de l'ancien *Crédit du Ventoux et des Maraîchers*... La Banque Abraham Bedarid n'est plus que la Banque de la *Taratte* ; car, de la *taratte*, chez le cousin, maintenant il y en a partout ; ainsi pour entrer dans le bureau, il faut enjamber avec précaution tout un assortiment de *toupins* et de gargoulettes en faïence vernissée, et non seulement Nana fait la comptabilité de Mme Ysséric, mais encore il est devenu son garde-magasin. D'ailleurs elle lui a acheté sa maison à fonds perdu et la Wisigothe espère bien qu'avant la fin de l'année....

* * *